

L'HOMME QUI ÉTAIT NÉ À IRACOUBO

André PARADIS

Il y a quelques années de cela, j'eus le plaisir douteux de faire un assez long séjour dans un hôpital de la région parisienne. C'était en septembre, et il faisait un temps magnifique, avec un de ces beaux ciels bleus de fin d'été français, un peu pâles, qui pour moi évoquent surtout les magnifiques journées de février dans la campagne gelée, quand le sol labouré a la dureté du métal, les arbres la noirceur décharnée des épouvantails, et que l'air vous arrache le nez à chaque inspiration, quelque chose que je n'ai pas connu depuis mon enfance, et que sans doute je mourrai sans avoir revu, ce qui ne m'inspire que peu de nostalgie, c'est juste un souvenir coincé dans une certaine époque de ma vie, un souvenir agréable, mais rien de plus. Dès le bureau d'accueil de l'hôpital, je constatai que la légende qui peuplait les hôpitaux français de personnel importé d'outre-mer n'en était pas une : à tous les postes, les visages de couleur étaient, sinon en majorité, du moins très largement représentés. L'une des premières choses que je vis en traversant la première cour, fut la beauté des jardins, et tous les jardiniers que je croisai étaient noirs. Était-ce pour cette raison qu'il y avait autant de bananiers, stériles évidemment, dans les parterres, sans doute que non, puisqu'il y avait aussi beaucoup de roses et d'œillettes d'Inde, et aucun Indien en vue. Et une fois à l'intérieur des bâtiments, parmi les gens vêtus de blanc, il y avait également une grande quantité de visages bien bronzés, presque uniquement féminins, et de fesses dont la rondeur est fâcheusement absente chez les membres de la race dite caucasienne. C'est d'ailleurs une Martiniquaise qui me reçut à l'accueil. Elle avait décoré son bureau d'une bonne centaine de cartes postales de la Martinique, peu de paysages, presque uniquement des filles dénudées devant une mer bleue, sur une plage bordée de cocotiers, avec des hibiscus rouges et

des flamboyants. Une autre Antillaise, très bien portante si on mesure la santé au kilo (ce qui ne se fait plus guère aujourd'hui) qui me conduisit à ma chambre sans avoir jugé bon de remarquer que je traînais une valise trop lourde pour mes pauvres vieux bras. Le soir, le dîner me fut servi par un duo de Martiniquaises. Leur origine me fut révélée par une réflexion faite à propos d'une information du journal télévisé qui passait à ce moment-là, et qui signalait qu'un cyclone se rapprochait dangereusement de la Guadeloupe : l'une des dames murmura qu'« ils n'avaient pas de chance », ce à quoi l'autre répondit que tout ce qui l'intéressait, c'est que le cyclone « ne passe pas sur Morne-Rouge. »

Le lendemain en fin de matinée, un bel homme jeune, fort élégant, au teint clair (mais pas trop) et aux cheveux ondulés vint se présenter comme étant « mon kiné ». Enchanté, répondis-je, je dois être votre patient. Après ces présentations sommairement anonymes, il me remit l'emploi du temps de nos rencontres et disparut après avoir dit qu'il viendrait me chercher. Ce qu'il fit le lendemain matin, à l'heure, la minute et la seconde dites. Je le suivis de mon mieux jusqu'au rez-de-chaussée du bâtiment et il me précéda dans une grande salle où plusieurs de ses collègues s'affairaient déjà avec des patients couchés ou assis sur des tables. Divers appareils de torture, avec cordes et crochets traînaient ça et là. Il m'entraîna vers une table vacante, me fit asseoir et me posa quelques questions sur mon passé médical auxquelles je répondis de mon mieux. Il avait une voix agréable et semblait d'une nature chaleureuse, douée pour les contacts humains, avec un visage qui souriait à la moindre sollicitation. Il donnait en plus l'impression d'aimer son métier et même son patient, ce qui est assez rare pour être apprécié.

— Très bien, dit-il quand j'eus terminé de détailler les maux dont je souffrais et qui justifiaient ma présence dans cet hôpital, nous allons donc nous concentrer sur le travail des muscles du pied et de la jambe.

— Ça m'a l'air d'une bonne idée, dis-je. Si vous pouviez me faire marcher un peu mieux...

— Je peux, sans doute, si vous m'aidez.

— Sans aller jusqu'à me faire courir...

Il sourit.

— Pourquoi pas ? Si c'est possible... Allongez-vous sur le dos, posez votre tête là-dessus... Montrez-moi ce que vous pouvez faire avec votre jambe. Le plus haut possible...

Je fis de mon mieux.

— Ça vous fait mal ?

— Un peu...

— Et comme ça ?

— Un peu plus...

— Parfait.

— Vous trouvez ?

— Ressentir la douleur peut être un bon signe. Ne pliez pas le genou, gardez la jambe bien droite. C'est ça. Encore...

— La table me fait mal dans le dos, dis-je. On dirait que le tapis fait une bosse.

— Il y a une bosse, dit-il. Le tapis est abîmé. Comme nous sommes arrivés les derniers, nous avons eu droit à la table dont les autres ne voulaient pas. Maintenant vous aller écarter les jambes le plus possible... Encore.

— Ça fait encore plus mal que tout à l'heure, dis-je.

— Posez les pieds. Il y a une table qui se libère, voulez-vous changer de place ?

— Bah, dis-je, mon dos est en train de s'habituer.

Et pour lui montrer que je disais vrai, je fis les mouvements qu'il me demandait. Il me prit une jambe et la tira vers lui.

— Les tables de massage ont, elles aussi, le droit de vieillir, dis-je, pour maintenir la conversation ouverte pendant qu'il me tordait la jambe.

— C'est vrai, dit-il. Pourtant, elles ont l'air solides...

Il n'y avait pas la moindre trace d'accent dans son parler. Ce dont je conclus qu'il était né en France de parents peut-être eux-mêmes nés en France, un de ceux qu'on désigne aux Antilles par l'horrible mot de « négropolitain », et à qui on fait bien sentir, à chaque fois qu'ils osent aller en vacances dans ce qu'ils hésitent de plus en plus à appeler « le pays », que justement, ils n'en sont plus, de ce pays qu'ils ont misérablement, quoique sans le savoir ni l'avoir voulu, « trahi ».

Il me fit me retourner sur le ventre et commença à me tripoter les vertèbres, et cependant il entama une de ces conversations

qu'on a chez le coiffeur, quand on y va, et qui n'a d'autre but que de ne pas laisser le silence s'installer, puisque trop souvent, le silence est tenu pour hostile, alors que le bruit d'une conversation a le gros inconvénient, à mon avis, de perturber le plaisir que l'on peut prendre à sentir une main experte vous travailler le dos.

— On a de la chance, vous avez vu le beau temps qu'il fait, dit-il, sans mettre à sa phrase le moindre point d'interrogation.

— Superbe, soupirai-je.

— C'est une vieille cicatrice, que vous avez là, dit-il en appuyant sur le trait de peau concerné.

— Oh oui ! dis-je. A l'époque, on se servait de couteaux de cuisines ébréchés pour ouvrir les gens.

Il eut la gentillesse de rire.

— Vous savez, dit-il, sur le ton du vieux marin qui parle des ports et des femmes qu'il a connus, j'en ai vu beaucoup, des cicatrices. Et je peux vous assurer que ce ne sont pas tous les chirurgiens qui sont habiles. Pourtant, ils ont tous les mêmes instruments.

Ne pouvant pas hocher la tête, je grognai un « hon-hon » d'approbation. Il ajouta :

— C'est comme les femmes qui font la cuisine, elles utilisent toutes les mêmes ingrédients, mais voyez les résultats...

Je grognai à nouveau. Tout en me triturant les vertèbres, il continua sur le même ton :

— Mais ce ne sont pas les jeunes chirurgiens qui font les plus belles cicatrices, comme on dit chez moi, ce sont les vieilles casseroles qui font les meilleures soupes.

— On dit ça partout, dis-je, dans toutes les langues, c'est un dicton universel.

— C'est sûrement vrai, dit-il. D'ailleurs, chez moi, on ne le dit pas en français. Voilà, retournez-vous à présent. Nous allons faire travailler vos pieds.

Je le regardai, essayant de deviner où était son chez-lui. Il avait du sang noir, du sang indien si j'en jugeais par ses cheveux, peut-être du sang chinois car je lui trouvai les yeux asiatiques, et sans doute du sang blanc. Un Réunionnais ? Pour lui faire plaisir, je demandai :

— Et c'est où, chez vous ?

Il s'assit à côté de moi sur la table, posa la main sur ma jambe gauche, et leva l'autre main au-dessus de mon pied.

— Vous allez lever la jambe et essayer de toucher mon doigt avec votre gros orteil. Allez-y.

Je m'exécutai. Je croyais que le mouvement ne poserait pas de problème, mais je ratai sa main de plusieurs centimètres.

— Ah ah ! dit-il, c'est trompeur, hein ?

Puis sans transition, comme s'il se souvenait soudain de ma question :

— C'est loin, dit-il. Je vais vous dire le nom de la ville où je suis né, si vous trouvez le pays, je vous offre une séance gratuite.

Il bougea le doigt et j'essayai de le toucher sans plus de succès que la première fois.

— De toute façon, dis-je, c'est la sécu qui paye.

— Brave fille. Essayez de ne pas plier le genou. Allez-y.

— J'y allai. Cette fois-ci je mis dans le mille. Il déplaça la main à nouveau.

— Iracoubo, dit-il.

— Vous êtes né à Iracoubo ? demandai-je.

Il gloussa puis resta silencieux pendant plusieurs minutes tout en continuant à provoquer mon pied. Il avait un gentil sourire au coin de ses lèvres joliment découpées et bien mises en valeur par une légère moustache.

— Evidemment, dis-je, ce n'est pas aussi connu que Harlem ou La Courneuve.

— N'est-ce pas ? L'autre jambe s'il vous plaît.

Je m'exécutai en silence. Puisqu'il voulait jouer, je voulais bien jouer avec lui, après tout. Je commençai à trouver la situation amusante. Au fond, il avait raison, Iracoubo n'était pas loin d'être le bout du monde, d'un certain monde.

— Oui, dit-il après quelques instants de silence, Iracoubo. Alors j'ai gagné ? Vous n'aurez pas de séance gratuite ?

— Attendez, dis-je, donnez-moi une chance de répondre à votre question. Laissez-moi réfléchir...

A nouveau, il gloussa, mais ne dit rien. Il me fit signe de reposer les jambes sur la table.